

Jean-Étienne de Linares

Jean-Étienne de Linares est délégué général de l'ACAT-France depuis 14 ans. Quatorze années au cours desquelles il a su accompagner l'association vers une plus grande professionnalisation et l'a vue s'adapter aux nouveaux enjeux de la lutte contre la torture. Ce 40^e anniversaire est l'occasion de revenir sur son parcours et sur sa vision des défis à venir pour l'ACAT, mais aussi de rendre hommage à l'engagement de toute l'équipe salariée du Secrétariat national.

Une éducation marquée par des modèles forts

Mon éducation chez les jésuites m'a insufflé l'idée que tout ce qu'on devait faire en ce bas monde était fondé sur la notion de service des autres. Il ne s'agit pas de s'oublier soi, il ne s'agit pas d'être une espèce de mère Teresa permanente, mais de se dire que réaliser pleinement sa vie passe par le fait de ne pas s'occuper seulement de soi, de ses plaisirs, de sa carrière, etc. J'avais 16 ans en 68 et au-delà de toutes les utopies de cette époque, il y avait ce message, auquel je continue à croire. Je ne refuse pas la société de consommation, j'ai moi-même des tas de gadgets. Mais je crois qu'il est important de prendre conscience qu'on ne vit pas que pour ça, que la simple accumulation de biens matériels ne saurait être l'unique objectif de sa vie. J'ai mis un moment à le comprendre et à le vivre. Je l'ai vécu quand je suis rentré dans le monde associatif [...]

Je crois aussi que mon engagement a un lien avec mon grand-père qui me racontait ses histoires d'engagement politique, de résistance, la façon dont il avait monté une coopérative de paysans, comment il faisait campagne, comment il allait faire le coup-de-poing dans les manifs à droite à gauche [...] Pour moi, c'était un grand symbole d'engagement qui me fascinait quand j'étais gamin et ado. J'ajouterais une dernière personne, il s'agit de mon professeur de philosophie. Il m'a appris à la fois la force des mots, des idées et des convictions que l'on peut porter, leurs limites aussi, mais également la complexité des choses. Il avait une formule que j'ai toujours adorée : « Quand vous avez trouvé une idée, cherchez-en une autre ». Il ne s'agit pas de dire que l'idée que vous avez trouvée est mauvaise, mais de dire qu'elle n'est pas la seule et qu'il y a toujours plusieurs façons d'envisager un problème. Cela permet de relativiser les choses, de

comprendre. Pour moi, c'est indissoluble de l'engagement parce que c'est lié à la compréhension et au respect des autres, ce qui est l'exact contraire du non-respect des droits de l'homme en général.

Un engagement toujours aussi intense

Il n'y a aucune victoire qui soit la mienne personnellement. Le secrétariat national, c'est une équipe. Quand je suis arrivé, l'ACAT était encore une association portée par ses bénévoles, par des anciens et par des gens qui en étaient peu ou prou les fondateurs et qui menaient largement leurs actions [...] Je pense à des gens comme Jeanne Dupouy, comme Yves Mignot ou Pierre Courcelle, un certain nombre de grandes figures de cette association, pour lesquelles j'ai le plus grand respect. Le changement qui s'est opéré, et qui n'a fait que s'intensifier pendant au moins les 10 premières années de ma présence, est le remplacement progressif de ces personnes par des salariés. Mais cet engagement, qui était plein de foi et de fougue, a été remplacé par un engagement tout aussi passionné. Ce n'est pas parce que ces personnes touchent un salaire qu'elles n'en sont pas moins engagées que leurs aînés. L'argent ne diminue pas la valeur de l'engagement. C'est seulement un moyen d'y consacrer huit à dix heures par jour. J'ai le sentiment de diriger une équipe de gens qui, au-delà des difficultés de leur travail, sont pour l'essentiel heureux et fiers de ce qu'ils font, à juste titre d'ailleurs, et qui s'efforcent en permanence de mener ce travail de la façon la plus performante possible [...] Les gens sont d'abord ici pour une cause et ne sont pas ici pour faire carrière. Je l'observe dans l'intensité qu'ils mettent dans leur travail. Il n'y a pas de problème d'autorité, au sens où il faudrait faire travailler les gens sous pression en leur imposant. Au contraire. Je dirais que l'un des problèmes que j'ai ici serait plutôt de freiner les gens et de leur dire : « Reposez-vous, prenez vos week-ends ».

L'engagement au quotidien

Fondamentalement, je suis un intellectuel, quelqu'un d'engagé qui croit à une cause et qui, pourtant, consacre une grande partie de son temps à faire de la gestion, à s'occuper de problèmes matériels, à s'occuper de ressources humaines, etc. Mais ce qui m'intéresse le plus concerne tout ce qui est du ressort des aspects militants, des aspects de réflexion. Ce que je préfère et ce dont je suis le plus fier, ce sont les articles que j'écris, que ce soit dans *Un monde tortionnaire* ou dans le *Courrier de l'ACAT*. Notre engagement va au-delà d'une simple défense de nos convictions et de la dénonciation. Il s'agit d'essayer de comprendre et d'expliquer quels sont les mécanismes qui rentrent en jeu et qui font que ces horreurs se perpétuent. Lorsque je fais ça à travers mes écrits, je concilie un métier et le fait de véhiculer des convictions.

Les moments forts sont assez constants. Évidemment, le plus satisfaisant, ce sont les remerciements que l'on reçoit à la suite des cartes de soutien. Je me souviens de l'une des toutes premières fois où cela m'est arrivé : il s'agissait d'un prisonnier libanais, Gerges Al Houry, qui était venu nous voir pour nous expliquer comment on l'avait aidé à survivre. Il était resté enfermé en solitaire pendant x années, complètement désespéré, et nous l'avions aidé à sortir. Il avait su que l'on s'intéressait à lui. Ce sont des moments extrêmement forts. Ses remerciements n'étaient pas destinés qu'à moi, mais il se trouve que c'est à moi qu'il s'est adressé parce que je suis le directeur. Mais malgré tout, je l'ai quand même beaucoup pris pour moi. Je me souviens aussi que nous avons reçu, une année, un ancien ministre d'un gouvernement tchétchène qui nous expliquait ce qui lui était arrivé en tant que victime. Ce n'était pas un moment de joie, parce que c'était totalement tragique, et j'en avais les larmes aux yeux.

« Une personne libérée ou que l'on cesse de torturer justifie tous nos efforts »

Je pense que si l'ACAT et d'autres ONG n'existaient pas, les choses seraient plutôt pires. Si on ne change pas le monde, en tout cas, on freine le fait qu'il empire. Malgré tout, le message « droits de l'homme » passe, qu'il soit transmis par nous ou par d'autres. Les ONG exercent, au

moins dans les pays démocratiques, une forme de contre-pouvoir qui est indispensable.

Je crois aussi que nous avons des obligations vis-à-vis de nous-mêmes. Ce n'est pas parce qu'on est certain de la réussite ou que l'on pense que l'on doit réussir, que cela nous dispense de faire les choses. À un moment, il s'agit de se regarder dans une glace et de se dire : « Au fond, est-ce que, modestement, j'ai essayé de faire que les choses s'améliorent ? » Pour un chrétien, cette obligation est profonde : on n'est pas obligé de croire au succès pour se sentir obligé de faire ce que l'on peut.

[...] Les diverses menaces économiques, écologiques, etc., font que les choses ne devraient pas s'améliorer, hélas ! Mais j'espère que je me trompe. En revanche, certains objectifs à court terme fonctionnent. Je disais que j'étais fier lorsque l'on parvient à faire libérer des personnes. Il y a des situations locales, des situations individuelles qui s'améliorent. Rien que pour ça, le combat en vaut vraiment la chandelle. J'ai souvent dit, un peu comme un slogan, qu'une seule personne libérée ou que l'on cesse de torturer justifie tous nos efforts. J'y crois vraiment. Parce que si l'on se met à la place de cette personne, le gain est tellement gigantesque que cela balaie tous nos échecs. Le demandeur d'asile qui ne va pas être renvoyé chez lui, le défenseur des droits de l'homme, l'opposant qui va être libéré ou que l'on va arrêter de torturer, lui, ne se pose pas de questions. Mes petites angoisses métaphysiques sur notre efficacité sont immédiatement balayées. C'est peut-être très modeste comme ambition, mais sincèrement, j'y crois.

Des défis sans cesse renouvelés

Pour moi, le principal défi est le suivant : comment répondre à cette question récurrente qui est à la fois la diminution du nombre des adhérents et la diminution du nombre de bénévoles vraiment engagés ? La professionnalisation n'est pas tout. Notre rôle est de porter les valeurs que l'on entend défendre à l'extérieur. Or, je crois que nous avons trop longtemps eu une vision un peu repliée sur nous de notre engagement. Il faut que l'on arrive franchement à s'élargir et à concilier le fait que l'ACAT est une association de chrétiens, alors que la pratique religieuse diminue en France. Pour la plupart des

jeunes que je rencontre, la vie religieuse n'est pas un élément aussi moteur dans leur vie qu'elle peut l'être pour les adhérents actuels de l'ACAT. Alors, comment arriver à toucher plus de monde, à nous ouvrir davantage ? C'est un défi compliqué, mais indispensable. En même temps, je crois beaucoup à la pluralité des associations et du monde associatif. Les gens viennent parce qu'ils participent, parce qu'il y a des choses qui répondent à des sensibilités différentes qui s'expriment.

S'agissant de mes défis personnels, il y a une chose qui me tient beaucoup à cœur et que j'aimerais voir portée avant que je ne parte à la retraite : c'est la suite du combat contre la peine de mort. S'il y a un domaine dans lequel l'action de l'ACAT et des autres ONG s'avère efficace, c'est bien la peine de mort. Il est clair que la peine de mort recule dans le monde. Il y a de quoi être vraiment réjoui puisque c'était un combat. Mais aussi scandaleux que ce soit, on est quand même dans l'ordre du symbole : la peine de mort en tant qu'atteinte aux droits de l'homme concerne finalement relativement peu de monde en comparaison avec toutes les agressions constantes, le racisme, les dépossession de terres, les tortures, les exécutions extrajudiciaires qui forment le lourd de l'atteinte aux droits de l'homme. Ça prendra le temps qu'il faudra, encore 50 ans, 100 ans, je ne sais pas, peu importe, mais on sent que c'est quelque chose dont on voit la fin.

Alors je suis convaincu qu'il faut penser au coup d'après et on peut déjà y penser en France, pays où la peine de mort est abolie depuis une trentaine d'années. Il s'agit de lutter contre les longues peines, contre la détention à perpétuité. Je sais qu'en France, malgré tout, la perpétuité réelle n'existe guère, mais il y a d'autres pays les États-Unis et bien d'autres dans lesquels c'est une réalité et dans lesquels il est tout à fait envisageable que des gens restent enfermés dans des conditions très dures, très proches de la torture, pendant le reste de leurs jours. Or, je considère qu'un abolitionniste ne peut pas se dire : « J'ai fini le travail parce que la peine de mort est supprimée ». Donc, pour moi, c'est vraiment le combat d'après.

Dire : « Non à la perpétuité », et même « Non aux peines incompressibles ». Et là, je crois qu'on a un engagement fort à avoir.

Il faut également renforcer le travail dans notre propre pays. D'abord parce que c'est une volonté fondatrice de l'ACAT [...] À l'époque, le traumatisme de la guerre d'Algérie était encore très présent. Aujourd'hui, les choses sont différentes parce que la torture n'existe plus en France comme pratique, même exceptionnelle. Néanmoins, il reste des tas d'atteintes aux droits de l'homme qui relèvent, à mon sens, encore du mandat de l'ACAT. Je pense au travail autour du droit d'asile, mais aussi de la situation dans les prisons. On a parlé, à juste titre, de la « honte de la République ». On ne peut sûrement pas parler de torture, mais a minima de mauvais traitements. À cela s'ajoute tout ce qui concerne les violences policières. On reste un État dans lequel les nécessités du maintien de l'ordre autorisent encore trop souvent des méthodes brutales de coercition, l'utilisation du Taser par exemple et il y a énormément de travail à faire à ce sujet.

Par ailleurs, je crois à un resserrement de nos objectifs dans certains cas : arrêtons de croire que l'on va changer le monde, mais donnons-nous des objectifs plus restreints, des campagnes plus longues autour d'un pays, en faveur de telle ou telle personne victime. Cela a un double intérêt : cela permet sans doute d'être plus efficace au moins pour ces quelques personnes et c'est plus mobilisateur ; cela fera plus parler de nous et de nos combats.

Si je devais dire quelque chose pour conclure, ce serait « merci ». Aussi bien à tous les militants que je rencontre qu'à toute l'équipe que je dirige ici. Oui, je suis fier de vous. Vous m'impressionnez. Je disais une fois, au départ d'un des salariés, que ma grande ambition, c'était d'être à votre hauteur à tous. Je suis admiratif de votre engagement et j'espère qu'à travers le mien, je peux vous prouver à quel point je le suis. J'ai envie de vous dire : continuez, continuons, bravo ! ●

« Vous m'impressionnez ! »